

## 1919-1924

– Francis MÉTAYER, « Quelques Manifestes Littéraires »,

*Les Feuilles libres* [dir. Marcel Raval], 1<sup>ère</sup> année, t. II, 15 juin 1919, p. 204-208  
[sur l'article liminaire de relance de *La N.R.F.*, le 1er juin 1919].

– « Échos de partout »,

*La Semaine littéraire*, Genève, imprimée à Lausanne, 31<sup>e</sup> année, n° 1519, 10 février 1923, p. 71-72

[au fonds Rivière, coupure volante adressée par le Courrier de la presse :

*« On n'a point oublié le procès en "satanisme" qu'intenta naguère M. Henri Massis à l'auteur de L'Immoraliste. M. Henri Massis s'en prend à M. Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue française, qu'il traite avec une sympathie évidente bien qu'un peu cavalière.*

*"Nul n'a été aussi profondément mordu par l'esprit gidien, écrit-il à la Revue universelle", nul ne l'a épousé avec une si candide ingénuité, ne l'a laissé si intimement pénétrer dans son être mental, nul ne l'a reçu avec cette inquiétude effrayée et cette conscience ravie. Il n'est pas jusqu'aux mouvements mêmes qu'il a osés pour éloigner ses sortilèges, jusqu'aux "sorties" qu'à sa suite il a tentées pour en guérir, il n'est pas jusqu'à ses échecs, qui ne le lui aient rendu plus soumis. Egaré un instant à la suite de Claudel, de Péguy, — comme pour reprendre confiance — ses troubles l'ont ramené vers Gide avec une sorte de goût accru de sa complexité. Il en a davantage encore mesuré et subi les ravages, il en a mieux développé les virtualités secrètes, il l'a plus complètement spécifié, livré, trahi, portant dans cette entreprise je ne sais quelle rigueur cartésienne, appelant à son secours l'investigation implacable de Proust, et la psychanalyse de Freud, pour que rien n'en fût célé, que rien ne restât obscur — mais sans parvenir toutefois à couvrir ce sanglot qui est au fond de sa gorge, ni à masquer une angoisse dont il s'acharne à faire une affreuse joie.*

*"Un tel témoin ne peut que gêner Gide. Depuis dix ans attaché à ses pas, Rivière est là, avec son regard droit, sa trop évidente honnêteté, qui dessine en logiques épures, qui met en définition, les caprices et les nuances tortueuses de ce cœur refusé. En le cernant, il le défigure, l'immobilise, il détruit l'ineffable. Mais plus encore que de se sentir démasqué par la sympathie, Gide souffre de cette inquiétude qu'il voit en son disciple, et que certains lui attribuent par retour. Gide ne veut pas être inquiet ; il ne doit pas l'être ; pour dispenser ses maléfices, il ne faut pas qu'il le soit, — et seule notre générosité peut lui prêter un sentiment qu'il cherche à faire naître chez autrui mais dont il lui déplaît qu'on le croie entamé. Ce qui visiblement l'irrite chez Rivière, jusqu'à ne point craindre de le désavouer dans sa propre revue, c'est que le commentaire continu qu'il a fait de son œuvre — sous forme d'éloges, de théorie, de roman, voire de politique intellectuelle — soit traversé d'une sorte de malaise moral, d'insatisfaction douloureuse, de vertueux sursauts, et comme d'intime rancune."*

*M. Henri Massis s'efforce de dénoncer dans toute l'œuvre de M. Jacques Rivière cette dualité douloureuse : goût immodéré de la complexité, perversité psychologique, qui aboutit à un reniement de soi-même et à une sourde angoisse. Le salut selon M. Massis, vous le devinez, ... c'est le retour au dogme catholique. »]*

— Louis ARAGON, « Lettre ouverte à Jacques Rivière », *Paris Journal*, n° 2460, vendredi 6 avril 1923, p. 2, col. 5

[Coupure détachée au fonds Rivière, parfois datée, par erreur, de l'année 1925.

Texte complet :

« Notre collaborateur Louis Aragon désirant répondre ici à un article de M. Jacques Rivière paru dans la *N.R.F.* de ce mois, *Paris-Journal* croit devoir prévenir ses lecteurs que le texte suivant n'engage que son signataire.

*Monsieur,*

*Il m'est arrivé d'écrire, parce que je ne connaissais pas d'autre moyen de me rapprocher de quelques esprits qui sont aujourd'hui tout ce qui me rattache encore à un monde où il y a de quoi rire d'entendre les gens de votre espèce signaler des dangers. L'admiration que j'ai ne va pas à un Barrès, mais à quelques-uns de ceux qu'on s'est bien facilement habitué à considérer comme mes amis. Si Francis Picabia, Paul Éluard, Pierre Reverdy, André Breton, Benjamin Péret, Jacques Baron, Marcel Duchamp, Robert Desnos, qui me connaissent plus ou moins, lisent votre article, à vous qui passez pour un honnête homme, comment prendront-ils vos éloges absurdes, et cette sorte de perfide manœuvre qui tend à louer à leurs dépens ce à quoi je ne tiens en rien ? L'imprudence que j'ai eue de publier un livre vous donne barre sur moi le temps d'évoquer Voltaire que je tiens pour la dernière des saloperies. Et, tout de même, vous me donnez des conseils qui recèlent le fond de votre belle âme. J'aurais pensé que vous me connaissiez assez, encore que bien peu, pour savoir que les conséquences de mes actes ne comptent pas pour moi. Mais je trouve avant tout assez curieux que vous veniez ici parler des littérateurs de café et du clan des ratés. Raté vous-même, vous devez à une santé de petite fille de ne pouvoir aller dans ces cafés qui sont au moins des lieux ouverts, où les Jacques Rivière seront toujours déplacés comme des chouettes au jour. Il est temps de faire bon marché de votre idéal de pion. Croyez que je me soucie assez peu de ma carrière d'écrivain, et que, somme toute, assez peu disposé à discuter avec un individu qui dans vingt ans publiera toujours des études sur Edmond Jaloux, et passera l'encensoir à des Cocteau quand ceux-ci voudront en donner par la gueule des jeunes auteurs à gros tirage, je n'ai rien à répondre, n'ayant pas de rayon cérébral où élaborer de petites gifles à votre taille, à un article qui, comme toute votre personne du reste, relève du pied quelque part. »].*

— Roger VITRAC, « Tristan Tzara va cultiver ses vices », *Journal du peuple*, 14 avril 1923

[au fonds Rivière, coupure volante adressée par le courrier de la Presse, sous le titre « Interview » avec Tristan Tzara ; la date du tampon, « 15 AVR 1923 » a été corrigée à la main, à l'encre violette « 14 » :

« Pourquoi j'écris ? Vous vous souvenez sans doute de la lettre à Jacques Rivière, que je publiais en décembre 1919, en réponse à la note "Mouvement Dada" parue à la même époque à la Nouvelle Revue Française.

“Si on écrit, ce n'est qu'un refuge : de tout point de vue. Je n'écris pas par métier et n'ai pas d'ambitions littéraires. Je serais devenu un aventurier de grande allure, aux gestes fins, si j'avais et la force physique et la résistance nerveuse de réaliser un seul exploit : *ne pas m'ennuyer*. On écrit aussi parce qu'il n'y a pas assez d'hommes nouveaux, par habitude ; on publie pour chercher des hommes et pour avoir une occupation (cela, même, c'est très bête). Il y aurait une solution : se résigner tout simplement : ne rien faire. Mais il faut avoir une énorme énergie. Et on a un besoin presque hygiénique de complications.

*Pourtant je dois dire que lorsque j'ai commencé à écrire, c'était plutôt par réaction contre la littérature et l'art. Maintenant, si je continue, d'ailleurs très rarement, c'est par faiblesse, et parce que souvent, très fatigué de la poésie dans la vie extérieure, je la cherche en moi-même. J'ajoute que [je] n'écris que pour moi.*

– *N'avez-vous pas écrit, dans la lettre que vous avez citée : "Je tente de ne perdre aucune occasion de me compromettre." Le feriez-vous encore ?*

– *Certainement. D'ailleurs, je ne fais que cela. Et si je ne le fais plus publiquement, c'est parce que je n'ai pas de vie publique.*

– *Quelle est l'attitude qui vous semblerait aujourd'hui la plus sympathique ?*

– *Ah ! il ne s'agit pas de détruire la littérature ! Je souhaiterais plutôt que l'individu se détruise lui-même. Je trouve aussi qu'il y a un moyen très subtil, même en écrivant, de détruire le goût pour la littérature. C'est en le combattant par ses propres moyens et dans ses formules. Mais la littérature m'intéresse peu. Ce qui m'intéresse, c'est la poésie et non pas, comme on serait tenté de le croire, ma poésie. »]*

– Roger VITRAC, *entretien avec Jacques Rivière,*

*Le Journal du Peuple*, 21 avril 1923

[coupure absente au fonds Rivière, mais rappelée par Roger Vitrac dans son article du vendredi 21 décembre 1923].

— « *Un document capital* »,

*Les Nouvelles littéraires*, 1er décembre 1923

[entretien de Jacques Rivière avec Frédéric Lefèvre].

– Roger VITRAC, « *Jacques la Faiblesse / Directeur de la N.R.F.* »,

*Paris-Journal*, 37e année, nouvelle série, n° 2480, vendredi 21 décembre 1923, p. 4, col. 1-2

[coupure absente dans les dossiers du fonds Rivière].

– « *Jacques Rivière répond* »,

*Paris-Journal*, 37e année, nouvelle série, n° 2481, vendredi 28 décembre 1923, p. 4, col. 2

[coupure absente dans les dossiers du fonds Rivière].

– n.s., « *Excitation* »,

*Le Journal littéraire*, n° 8, 14 juin 1924, p. 3

[rubrique « Nos échos » ; coupure absente dans les dossiers du fonds Rivière ; « *M. Bernard Grasset ayant jugé insuffisamment enthousiaste la préface que M. Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue Française, avait écrite pour le roman posthume de Radiguet : Le Bal du Comte d'Orgel, lui adressa un mot de reproche. M. Jacques Rivière répondit avec une grande vivacité, déclarant qu'il ne voulait pas jouer "l'homme sandwich de la maison Grasset"*.

*M. Bernard Grasset a très mal pris la chose, et songe à adresser ses*

*témoins à M. Jacques Rivière.*

*Le monde littéraire serait-il gagné par l'excitation qui règne dans les milieux politiques ? »].*

– n.s., « À propos du “Bal du Comte d’Orgel” où l’on voit MM. Bernard Grasset et Jacques Rivière “entrer dans la danse” »,

*Le Journal littéraire*, n° 9, 21 juin 1924, p. 8, col 1-3 et p. 9, col. 1-2.

[coupure absente au fonds Rivière ; avec la lettre de Jacques Rivière à Bernard Grasset, « *le 6 juin 1924* », p. 8, col. 3 et p. 9, col. 1].